



Pierre Mœglin (dir.)

## Culture et paradigme informatique Lectures critiques de « La Machine Univers » de Pierre Lévy

Éditions des maisons des sciences de l'homme associées

---

# Peut-on penser le social sans la sociologie ?

Pierre Mœglin

---

DOI : 10.4000/books.emsha.197  
Éditeur : Éditions des maisons des sciences de l'homme associées  
Lieu d'édition : La Plaine Saint-Denis  
Année d'édition : 2018  
Date de mise en ligne : 10 avril 2018  
Collection : Collection interdisciplinaire EMSHA  
EAN électronique : 978-2-8218-9575-1



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

Mœglin, Pierre. *Peut-on penser le social sans la sociologie ?* In : *Culture et paradigme informatique : Lectures critiques de « La Machine Univers » de Pierre Lévy* [en ligne]. La Plaine Saint-Denis : Éditions des maisons des sciences de l'homme associées, 2018 (généré le 21 mars 2024). Disponible sur Internet : <<https://books.openedition.org/emsha/197>>. ISBN : 978-2-8218-9575-1. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.emsha.197>.

---

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

## Peut-on penser le social sans la sociologie ?

Pierre MÆGLIN

La lecture qui va être proposée de *La Machine Univers* de Pierre Lévy porte sur la manière dont l'auteur traite de la question du social, à partir du thème, majeur dans l'ouvrage, de l'informatisation de la société. Nous intéressent donc ici, plus que l'objet et le contenu de ses analyses, certaines des problématiques qui les inspirent et des méthodes qui les règlent. Ainsi engageons-nous, comme Xavier Delcourt le préconise pour son propre compte, « une lecture de *La Machine Univers* à rebours de son axe de focalisation »<sup>61</sup>.

À l'origine de cette remontée vers les prémisses, une interrogation, dictée par le constat suivant : celui de la coexistence – problématique selon nous – de trois types de questionnements à travers lesquels Pierre Lévy s'essaie à appréhender les mutations sociales liées à l'informatique :

- ✓ Premier questionnement, classique au moins depuis Nora et Minc en 1978, sur les effets culturels de l'informatisation de la société : « Que devient la culture lorsque la communication, l'enseignement, le savoir et la plupart des activités sont médiées par les dispositifs de traitement automatique de l'information ? » (MU : 7).
- ✓ Deuxième questionnement, introduisant par rapport au précédent une inversion des termes dans la relation consécutive. Il porte sur le fait de savoir ce qu'est devenue la culture pour que l'informatisation entreprenne de gagner toutes les sphères du social et de la pensée (par exemple MU : 97). Inversion des termes et aussi mise en cause plus fondamentale de toute relation déterministe : « La métaphore balistique est trompeuse car les ordinateurs ne viennent pas heurter de l'extérieur l'institution scolaire, l'entreprise ou la recherche scientifique : ils contribuent à réinstituer autrement ces nœuds sociaux » (MU : 211-212). Questionnement en termes d'enjeux, donc, plus qu'en termes d'effets.
- ✓ Troisième questionnement, moins interrogation qu'invitation, ainsi formulée : « Il ne nous appartient plus de décider de l'informatisation mais nous pouvons encore convertir la nécessité technologique en projet culturel » (MU : 225). Double rupture avec les deux questionnements précédents : d'une part, à travers le passage d'une visée analytique à une visée programmatique (forger un projet culturel) ; d'autre part, à travers le glissement de la société comme objet au philosophe comme sujet, puisque le propre de la démarche transcendante (au

---

<sup>61</sup> Delcourt 1987 : 31.

sens kantien) dont Pierre Lévy se réclame consiste en ceci : à défaut de pouvoir maîtriser pratiquement l'extension informatique, essayons d'en penser les limites et, pour ce faire, de répudier les modèles dominants du cybernétisme, du fonctionnalisme et du néo-mécanisme.

Ces trois questionnements témoignent d'abord des variations et peut-être des hésitations de Pierre Lévy sur la question de l'informatisation. Ils correspondent en effet à trois manières d'aborder le problème qui sont, sinon incompatibles, du moins fortement hétérogènes. Mais ces variations pourraient bien être elles-mêmes, plus fondamentalement, révélatrices des difficultés et des limites d'une tentative pour penser le social sans la sociologie, c'est-à-dire sans le secours des méthodes et des approches générales – aussi diverses soient-elles par ailleurs – de la discipline sociologique.

Pour examiner d'un peu plus près les développements et les limites de cette pensée du social sans sociologie, il est intéressant de suivre la démarche de Pierre Lévy. En observant, pour commencer, de quelle manière son projet de « repenser la pensée » (MU : 8) pour retrouver « la vérité de l'être » et « la vérité de l'homme » (MU : 223) le conduit à mettre entre parenthèses le sociologique au profit d'un en deçà épistémologique et d'un au-delà anthropologique tendant à s'y substituer par les deux bouts en quelque sorte. Ceci n'est pas alors sans conséquence sur la manière d'appréhender les mutations majeures qu'il invoque, dont la réalité, socialement attestée, est parfois sujette à caution. Enfin, la question se pose de la capacité de la philosophie à rendre compte de quelques-uns des grands problèmes de l'informatisation (ceux de la genèse du phénomène et de son extension quasi universelle) sans faire appel aux données élémentaires de l'économie, de l'idéologie et du politique. Autant d'interrogations qui sans nécessairement mettre en cause l'ensemble de la démarche de Pierre Lévy visent néanmoins à replacer l'étude de l'« *Homo informaticus* » (MU : 8) dans le contexte social auquel il appartient.

## La disqualification sociologique

### *Vrais faux procès*

Afin d'éviter d'intenter à Pierre Lévy de faux procès, il est indispensable de lui reconnaître le mérite d'avoir d'entrée de jeu signalé de lui-même son intention de placer le problème de l'informatisation à un autre niveau que celui des « faits historiques concrets » : « Mais qu'on ne me reproche pas de n'avoir pas fait appel à des faits historiques “ concrets ” lorsque je tente de cerner la mystérieuse fabrique d'où sort le concret lui-même »<sup>62</sup>. En cela, il répond directement au reproche que lui adressait Jean-Pierre Durand : « Cette vision du monde et de l'histoire me paraît entachée d'un certain idéalisme ; l'histoire du calcul et de sa lente prise de pouvoir sur le langage est particulièrement éthérée. Pas ou peu de lien avec celle des hommes, avec les situations économiques, politiques ou sociales. L'histoire du

---

<sup>62</sup> Lévy 1987b : 28.

calcul se déroule comme un long ruban au-dessus de nos têtes »<sup>63</sup>. Certes, Jean-Pierre Durand a raison de rapprocher informatisation et avènement de la pensée bourgeoise rationnelle, elle-même lieu de l'émergence de la logique capitaliste et, ajouterons-nous avec Habermas, de l'idéologie d'une société de l'échange fondée sur le principe de réciprocité<sup>64</sup> (immédiatement politique et immédiatement économique).

Y a-t-il pour autant matière à refuser *a priori* à Pierre Lévy le droit d'essayer (s'il y arrive) de se situer lui-même en amont de tels rapprochements, si les phénomènes qu'ils prennent en compte ne lui apparaissent que comme les conséquences – ou pour mieux dire les épiphénomènes – de mutations plus fondamentales ? Assurément non. Surtout lorsque l'on sait qu'en d'autres circonstances, il a lui-même eu l'occasion de montrer qu'il n'ignore pas que cette « extension de la zone du calculable doit certainement être mise en relation avec celle du capitalisme ou de l'économie de marché au cours de laquelle les êtres, les choses, les relations sociales sont entraînés toujours davantage dans la circulation des marchandises<sup>65</sup> ».

En revanche, ce qui lui revient, au niveau de pertinence qu'il se choisit, c'est d'identifier les mutations plus fondamentales en question, en commençant par cette « mystérieuse fabrique d'où sort le concret lui-même », et de faire la démonstration que c'est bien d'elle que proviennent les tendances concourant à l'instauration du « technocosme informatisé ». Autrement dit, que les transformations de l'organisation sociale – dont les mutations actuelles liées à l'informatisation ne sont en effet que l'une des manifestations – trouvent leur explication dans un en deçà épistémologique où le « paradigme computationnel » viendrait ordonner la manière dont la « société crée son monde, se représente elle-même, définit ses critères de jugement et gère ses conflits » (MU : 212). Ce que Pierre Lévy appelle le « transcendantal historique ».

Sans doute la démonstration ne s'en tiendra-t-elle pas à cela. Cependant, pour commencer, l'hypothèse qui est en jeu est celle de ce développement autonome d'une épistémè, loi fondamentale et autoproduite des choses. Si procès il doit y avoir, c'est d'abord à ce niveau qu'il se tiendra. La question de départ – peut-on penser le social sans la sociologie ? – trouve une première reformulation : peut-on réduire les processus actuels d'internationalisation des marchés, de reconversion des sociétés industrielles, de redéploiement des pouvoirs dans l'espace public et domestique à des épiphénomènes dont la signification véritable et la raison d'être seraient à rechercher ailleurs, en dehors d'eux, du côté d'une « altérité radicale de la structure intime de l'historicité » (MU : 218) ?

---

<sup>63</sup> Durand 1987 : 26.

<sup>64</sup> Habermas 1978 : 30-31.

<sup>65</sup> Lévy 1985 : 181.

*L'en deçà épistémologique*

Sur le chemin de la « mystérieuse fabrique d'où sort le concret lui-même » (ce que nous préférons appeler l'en deçà épistémologique), deux interrogations, largement complémentaires, déterminent l'analyse de Pierre Lévy :

- ✓ D'où vient au paradigme informatique sa prétention à occuper toutes les sphères de l'économique, du culturel et du social ?
- ✓ Pourquoi cette prétention n'est-elle (justement) qu'une prétention, c'est-à-dire un projet condamné nécessairement à l'inachèvement ?

Les réponses de Pierre Lévy à ces deux questions, tout au long de l'ouvrage, s'articulent sur les versants ontologique et méthodologique qu'il évoque à la page 131. L'on verrait, selon lui, le langage se vider progressivement de sa substance pour devenir universel et se trouver ainsi *de facto* remplacé par le calcul, langage sans point de vue en quelque sorte, délesté du poids des conditions historiques contingentes. D'autre part, à la seconde question Pierre Lévy répond par l'invocation de l'être du vivant : « Mais la question qui nous importe est de nature ontologique : l'être du vivant est-il fondé en computation ? Nous répondons résolument : non » (MU : 167).

Pour ce qui nous intéresse, observons que ces deux réponses ont au moins un point commun : que ce soit du côté du calcul (hégémonique) ou du côté du vivant (irréductible), l'explication fait plus que simplement relativiser les dimensions politique, économique et idéologique de l'informatisation (au sens large) de la société. Elle les met littéralement entre parenthèses.

Or, s'il est vrai que les tenants de l'informatisation – aussi divers, au demeurant, que sont divers les modèles d'informatisation eux-mêmes – tendent toujours à se placer du point de vue de Sirius, comme si les processus étaient inéluctables et irréversibles, compris dans le développement même des machines, cela n'empêche qu'il y a toujours, en réalité, de puissants intérêts matériels en jeu, en termes de partage des profits et des responsabilités, et que ce sont évidemment les rapports de force entre les représentants de ces différents intérêts, dans l'entreprise comme dans la société, qui règlent et déterminent la nature et les formes que l'informatisation est appelée à prendre.

Pourtant, en deçà de ces déterminations, Pierre Lévy fait intervenir les propriétés intrinsèques respectives du calcul (neutralité du formalisme) et du vivant (aléatoire et indéterminisme inhérents à la « finitude humaine »). Il suppose donc que le véritable antagonisme, celui qu'est censé susciter l'arrondissement par la technique (au sens de Heidegger), serait plus fondamental, procédant d'une visée propre au calcul qui se déploierait dans sa propre sphère, en complète autarcie.

Peut-être touchons-nous ici à l'une des sources du malentendu qu'involontairement – mais assez généralement – *La Machine Univers* tend à susciter. Nombreux sont ceux qui, comme Xavier Delcourt<sup>66</sup>, lui reprochent une apologie de l'ordinateur qui, en fait, ne s'y trouve pas. Bien au contraire. En réalité, ce qui s'y trouve, défendu et mis en évidence, c'est le principe d'une autonomie de la rationalité calculante

---

<sup>66</sup> Delcourt 1987.

– limitée, certes, en quoi Pierre Lévy s’oppose aux approches technocratiques – mais néanmoins, chez lui comme chez ces technocrates, conditionnée par ses seules potentialités de développement. Ce qui élimine du même coup le principe de toute médiation par le social. Et c’est cette élimination qui fait évidemment problème.

### *L’au-delà anthropologique*

Elle fait d’autant plus problème que ce n’est (déjà) plus de sociologie qu’il s’agit lorsque Pierre Lévy invoque la « mutation anthropologique » censée (à l’autre extrême) porter témoignage de l’avènement (au niveau épistémologique précédent) du paradigme computationnel : « Une forme culturelle inédite émerge de la récursion indéfinie d’un nouveau type de communication et de traitement symbolique » (MU : 43).

« Forme culturelle » : l’expression renvoie évidemment à l’anthropologie du même nom. Mais, plus précisément, de quelle « culture » est-il question chez Pierre Lévy ? Essentiellement des grands – qui sont devenus aujourd’hui les petits – « récits organisateurs de l’imaginaire collectif » (MU : 219). Autrement dit, des représentations dominantes qui, de temps en temps au cours de l’histoire, assurent – parfois non sans mal – des consensus idéologiques. L’élaboration de tels consensus, et notamment, en cette fin de XX<sup>e</sup> siècle, la recherche d’un ensemble de valeurs post-modernes, ne se comprennent cependant que rapportées aux enjeux sociétaux qui en font la nécessité. Or, aucun de ces enjeux ne transparait chez Pierre Lévy. Le chaînon social est manquant et, avec lui, sont absents les problèmes majeurs (politiques et économiques) liés à la technologisation complémentaire du travail et des loisirs. Tout se passe comme si de grandes vagues idéologiques venaient les unes après les autres échouer sur la grève, se succédant sans raison apparente.

« Forme culturelle inédite » ? De « l’usage croissant des ordinateurs » Pierre Lévy assure en effet qu’il est « à la fois le signe et le dernier opérateur d’une mutation anthropologique de grande ampleur » (MU : 8). Double référence, par conséquent : d’une part, à la notion d’opérateur qu’en s’appuyant sur Innis et Goody, Pierre Lévy emploie pour désigner une « technologie intellectuelle » motrice, d’autre part, à l’idée d’une informatique qui serait le signe et peut-être aussi le modèle du « tout calculable » en passe de devenir dominant « pour penser les processus physiques et biologiques » (MU : 7). Autrement dit, à la fois moteur et modèle, l’informatique (après l’écriture) ne se contenterait pas de jouer un rôle d’« opérateur social » instituant « le monde comme tel » (MU : 38). Par sa fonction objectivante, elle nous conduirait aussi à « renouveler nos interrogations sur le devenir et la vie » (MU : 8). Par où l’on voit alors comment, faisant l’économie de la prise en compte sociologique des phénomènes sociaux, les perspectives épistémologique et anthropologique renvoient l’une à l’autre chez Pierre Lévy.

De l’en deçà épistémologique à l’au-delà anthropologique, la démarche est donc elliptique, ce qui ne laisse pas cependant de poser quelques problèmes. À commencer par ceux, méthodologiques et philosophiques, que trahit l’oscillation perceptible en plusieurs passages de *La Machine Univers* entre, d’un côté, une vision quasi déterministe de l’influence (révolutionnaire) de l’informatique sur la société –

« Au même titre qu'une langue mais d'une manière différente, l'informatique découpe les choses suivant ses logiques propres, organise la mémoire sociale, simule le futur [...] » (MU : 39) – et, de l'autre côté, une vision plus dialogique (moins macluhienne aussi) et, à certains égards, plus proche de celle d'un Jack Goody notamment, qui fait écrire à Pierre Lévy que « loin d'être une absolue nouveauté, la machine universelle plonge de profondes racines dans la culture occidentale » (MU : 8). Serait-ce que la forme culturelle n'est pas si inédite qu'il y paraissait ? Manifestement, entre les deux approches, Pierre Lévy a parfois du mal à choisir.

Peut-être la difficulté que nous relevons réside-t-elle moins d'ailleurs dans l'oscillation en elle-même que dans le fait que l'alternative reste incomplètement présentée. Se pose en effet, plus fondamentalement, la question des tenants et des aboutissants de l'avènement et de la mutation des moyens d'emmagasiner et de traiter l'information, qu'il s'agisse de l'écriture ou de l'informatique. Ici encore, c'est, à travers le problème d'une éventuelle antériorité, la médiation du social qui est en cause. Faut-il rappeler que nombreux sont les experts qui, tel Paul Beaud, défendent la thèse (contraire) selon laquelle « partout, l'écriture apparaît comme le résultat et non la condition des grandes évolutions sociales »<sup>67</sup> ? Sans entrer nous-même dans le débat, observons en tout cas qu'il est loin d'être réglé, et, qu'à défaut d'être engagé, il aurait mérité de n'être pas occulté.

La même incertitude sur ce que recouvre concrètement, chez Pierre Lévy, le grand ensemble anthropologique, se retrouve dès que l'on en vient aux analyses concernant l'évolution, ses causes et ses facteurs. Ce qu'en effet un Leroi-Gourhan, par exemple, caractérise comme un processus d'homínisation, résultant d'une intégration dialectique de la main et de l'outil, n'apparaît plus chez Pierre Lévy que sous la forme – autrement plus confusionniste – d'une indistinction généralisée des sujets et des objets, des hommes et des machines qui « perdent leur identité tranchée au profit de réseaux continus de production d'information » (MU : 35). Aucun moteur ni aucun facteur pour appuyer cette représentation d'un formidable basculement de la société vers une « informatique multiforme et disséminée [...] dispositif complexe de capteurs, de filtres, de transformateurs, de canaux entrecroisés » (MU : 35).

La description d'une noosphère figurant l'humanité tendant (vraiment) à devenir tout entière un technocosme informatisé ne réglerait-elle pas un peu hâtivement la question de l'orientation et des significations des mutations sociales, moins homogènes, plus complexes et plus incertaines et surtout, sur le terrain, plus agonistiques ? Encore faut-il, pour appréhender cette complexité, disposer des instruments adéquats. Il n'est pas sûr que ceux, non sociologiques, de Pierre Lévy le soient.

---

<sup>67</sup> Beaud 1984 : 7.

## Le social refoulé

### *Les incertitudes du « réputé dominant »*

Sans le recours à la méthode sociologique, Pierre Lévy traite néanmoins du social. Au départ, pour dresser un état des lieux (chapitres I et II) ; à l'arrivée, pour dévoiler la mutation anthropologique (chapitre VIII), et entre les deux, assez régulièrement, pour présenter des exemples, plus ou moins développés selon les cas, qu'il emprunte aux situations réelles.

Cette façon de procéder par petites illustrations successives (l'informatique à l'école, au laboratoire, à l'atelier, etc.) n'est pas sans risques, Pierre Lévy le sait bien, qui s'empresse de prendre les devants pour s'expliquer sur l'intérêt et la représentativité des situations qu'il rapporte ainsi : « Il n'est pas nécessaire qu'une technologie intellectuelle soit effectivement utilisée par une majorité statistique d'individus pour qu'on la répute dominante » (MU : 9). Et de signaler (à juste titre) le cas de l'écriture, pendant longtemps apanage d'une caste de lettrés, pourtant considérée rétrospectivement comme une « technologie intellectuelle motrice » (MU : 9).

Que le critère statistique ne soit en effet pas nécessairement le meilleur lorsque « derrière les produits et leurs matrices techniques », l'on recherche « l'imaginaire instituant » (MU : 48) est une chose. C'en est cependant une autre que de se dispenser, du même coup, des précautions indispensables pour « réputer dominante » une forme culturelle donnée. Certes, l'on veut bien suivre Pierre Lévy quand il écrit qu'« une multitude de petits changements, quoique dispersés et peut-être localement imperceptibles, ne concourent pas moins à la combinaison d'un ensemble de critères, de schémas intellectuels, de modes de représentation et de principes méthodologiques d'une redoutable cohérence [...] » (MU : 131). Mais est-ce une raison pour le croire sur parole quand il continue par la proposition suivante : « [...] dont la notion de calcul constitue justement le centre secret » ? Certainement pas, ne serait-ce que parce que, de prime abord, l'idée même d'un centre (secret) – et, à plus forte raison, celle de l'occupation de ce centre par la notion de calcul – sont discutables.

Autant dire que c'est maintenant sur pièces qu'il faut juger de la pertinence de ce que Pierre Lévy répute « dominant ». Trois cas, pris (presque au hasard) au fil de l'ouvrage, devraient nous y aider, en attirant l'attention sur les dangers de déformation et d'illusion d'optique que comporte une telle (absence de) méthode.

✓ Premier cas : celui du passage où Pierre Lévy écrit que, comparés à l'« ancienne peinture », « la télévision, la photo et le cinéma ont un poids social supérieur » (MU : 54). Ou bien l'assertion est purement et simplement tautologique, aujourd'hui, par rapport aux productions singulières de la peinture celles des mass-média sont effectivement largement diffusées, mais c'est alors le critère statistique (précédemment banni) qui revient. Ou bien la formulation est hasardeuse, si elle conduit à sous-entendre par exemple que la peinture italienne

aurait (proportionnellement) moins formé *L'Œil du Quattrocento*<sup>68</sup> que la télévision et le cinéma, la vision de nos contemporains. Resterait d'ailleurs à se demander si, jusque et y compris dans les représentations infographiques les plus avancées, ce ne sont pas encore et toujours la perspective et les schémas de la Renaissance qui resurgissent.

- ✓ Deuxième cas : « On peut préférer la profonde humanité du jazz aux recherches sérielles et l'exaltation sur la toile de l'ineffable et pérenne splendeur du monde aux innovations d'un Malevitch. Il reste que les secondes nous livrent plus de secrets que les premières sur les ressorts de la mutation culturelle en cours et la spécificité de l'Occident » (MU : 89). Sans doute n'est-il pas indifférent à Pierre Lévy que Boulez en dise plus sur la mutation culturelle en cours que Duke Ellington, ou Malevitch que Bonnard. Pour les besoins de sa thèse, il faut en effet que le noyau de la mutation anthropologique et le renversement de subordination entre langage et calcul se marquent précisément dans le passage du lyrisme et de l'improvisation (musicale, par exemple) au codage et au formalisme. On devine immédiatement la suite : s'il apparaissait (malencontreusement) que le jazz en dit autant que la musique sérielle, toute la démonstration serait ruinée. Mais ne l'est-elle pas encore plus sûrement à partir du moment où l'on se pose la question des critères permettant de trancher entre l'un ou l'autre des deux genres ? Et, *a fortiori*, si l'on met en cause les raisons qui voudraient qu'il y ait en fait à trancher à tout prix ? L'on sait au contraire qu'au sein des cultures savantes, ainsi qu'entre cultures savantes et populaires<sup>69</sup>, des formes et des modèles différents se côtoient, se juxtaposent, s'hybrident parfois, mais sans que l'un d'entre eux puisse pour autant revendiquer une quelconque exclusivité.
- ✓ Troisième cas, franchement contestable : « Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, une part croissante de la population active des pays développés travaille dans le secteur de la gestion et des services » (MU : 11). Nous voici de nouveau ramenés au critère statistique, lequel n'a d'ailleurs, en occurrence, guère de portée tant que n'est pas précisé de quel volume initial procède cette « part croissante » et quelle est sa vitesse de croissance. La suite nous éclaire davantage : « La majorité d'entre nous produit, transforme ou diffuse de l'information [...]. Ainsi, même dans la sphère de la production des choses, l'essentiel du travail humain consiste à gérer des signes » (MU : 11). Ici, l'influence du thème de la société post-industrielle en provenance de théoriciens tels que Porat et Bell est on ne peut plus sensible. Ce qui ne rend pas moins suspecte (à nos yeux) – bien au contraire – l'affirmation de cette conversion de la « majorité d'entre nous » aux activités de communication. Ou alors ce serait que les secteurs de la communication ont une extension si vaste qu'en incluant tout, ils ne désigneraient plus rien du tout !<sup>70</sup>

---

<sup>68</sup> Baxandall 1985.

<sup>69</sup> Hoggart 1973.

<sup>70</sup> Mæglin 1987 : 24.

Ce ne sont là que trois exemples, mais d'autres pourraient leur être adjoints, qui confirmeraient que, chez Pierre Lévy, l'usage du « réputé dominant » demeure incertain en l'absence d'autres critères qui se substituerait à la comptabilisation statistique. Faiblesse inévitable pour ce type d'investigation à finalité prospective ? Dans une perspective il est vrai bien différente, la méthode archéologique d'un Michel Foucault appliquée à l'étude de formations discursives qui ne sont pas obligatoirement du passé, est là pour témoigner, en s'appuyant sur une théorie générale de l'« archive » niveau intermédiaire entre la langue et le corpus –, des réalisations et de l'efficacité d'une « pratique qui fait surgir une multiplicité d'énoncés comme autant d'événements réguliers, comme autant de choses offertes au traitement et à la manipulation<sup>71</sup> ».

*Le cas de l'homme de la rue élargi aux dimensions de la Terre entière*

La technique des prélèvements erratiques comporte un autre danger, plus grave encore, qui vient s'ajouter à celui constitué par le manque de représentativité : elle donne de la société (en cours d'informatisation) une description d'où le lien social – c'est-à-dire le lieu essentiel des conflits et des compromis, de l'acculturation des systèmes ainsi que de la mise à l'épreuve des modèles d'usages – est systématiquement absent. Nul intermédiaire, en effet, entre la notation empirique dont l'objet – souvent introspectif – n'est autre que le « on » indifférencié qui correspond à l'homme de la rue et la réflexion philosophique sur le destin de l'humanité, aux dimensions de « la Terre entière » (MU : 10).

Assez révélateurs de cette exclusion *a priori* du sujet comme sujet social nous paraissent être les résultats d'un rapide recensement auquel nous avons procédé et dont les grandes lignes sont présentées ci-dessous. Son but était de relever et de classer l'ensemble des mentions à un individu ou à un ensemble d'individus dans le chapitre i, lequel a justement pour vocation de dresser un bilan de l'informatisation de la société. Il s'agissait donc d'identifier, pour chaque occurrence, le type d'acteur désigné de manière à faire ressortir des catégories d'appartenance et surtout l'importance relative de ces catégories.

- ✓ Catégorie 1 : « on » indéterminé
  - (p. 11) « Objets et paysages de notre vie quotidienne [...] »
  - (p. 31) « En parlant, en écrivant, les hommes évoluent dans le royaume des significations [...] »
  - (p. 42) « Partout s'exprime l'obsession de gain de temps et de la vitesse du calcul [...] ».
- ✓ Catégorie 2 : les professionnels
  - (p. 27) « Avant même d'influer sur l'élève, l'usage des ordinateurs oblige les professeurs [...] »
  - (p. 34) « les chercheurs »
  - (p. 36) « les responsables économiques ou politiques prennent leur décision ».
- ✓ Catégorie 3 : les utilisateurs
  - (p. 20) « le spectateur peut contrôler tous les paramètres du film numérique [...] »

---

<sup>71</sup> Foucault 1969 : 171.

(p. 22) « grâce aux logiciels de CAO, le concepteur est délivré de fastidieux calculs intermédiaires »

(p. 25) « Aujourd'hui on n'informatise plus seulement des calculs scientifiques ».

✓ Catégorie 4 : l'espèce humaine

(p. 24) « la compétence proprement humaine »

(p. 38) « le monde humain comme tel »

(p. 43) « Nous entrons dans l'ère post-historique ».

Non seulement les quatre catégories indiquées ci-dessus permettent de classer l'ensemble des occurrences concernées, mais encore il apparaît immédiatement que la première et la quatrième sont les plus importantes (numériquement) : respectivement celle du « "on" indéterminé » et celle de « l'espèce humaine ». Ce n'est évidemment pas un hasard puisque ce sont ces deux catégories qui, de manière privilégiée, se renvoient l'une à l'autre leur abstraction respective.

La deuxième catégorie – celle des sujets professionnellement définis – est, au contraire, la moins fréquentée. Et surtout, comme le suggèrent les quelques exemples figurant dans le tableau, les définitions professionnelles sont elles-mêmes extrêmement imprécises : « professeurs », « chercheurs », « responsables économiques ou politiques » restent des entités abstraites faute d'indications minimales sur leurs tâches et leurs domaines d'intervention. Pour montrer, par exemple, que « l'usage des ordinateurs oblige les professeurs à repenser l'enseignement de leur discipline » (MU : 27), il faudrait commencer par préciser de quels ordinateurs (et de quels programmes) il est question, ainsi que de quels professeurs et de quelles disciplines. Le tableau de l'informatisation de l'école se ferait alors, à coup sûr, autrement plus nuancé. Il en va de même pour « l'ingénieur cognitif » (MU : 25), dont on aimerait savoir un peu mieux en quoi consiste sa responsabilité de « transfert d'expertise de l'homme à la machine ». Non pour contester absolument la nécessité dans les entreprises de ce type d'expert, mais plutôt pour en souligner, à l'encontre de ce que Pierre Lévy suggère, la rareté actuelle.

Reste la troisième catégorie, celle des utilisateurs de systèmes. La détermination n'est plus professionnelle mais technologique. Curieusement, elle n'est cependant pas plus précise pour autant. Simple spectateur d'un film interactif ou usager professionnel, l'utilisateur, nous dit Pierre Lévy, bénéficie de ce que « les langages de programmation rapprochent la perception et la manipulation des traitements informatiques de l'appréhension immédiate des utilisateurs » (MU : 33). Or, ce que nous savons du développement des interfaces et, à plus forte raison, de celui des systèmes experts et de l'intelligence artificielle tendrait au contraire à nous faire penser que la réalité est à la fois moins rose et plus complexe.

Tout se passe en fait comme si Pierre Lévy forçait, au départ, le trait de l'informatisation triomphante, en se gardant d'entrer dans les détails, pour mieux attirer, ensuite, notre attention sur ses limites. Le problème réside toutefois en ce qu'en procédant ainsi, il pipe d'emblée les dés et hypothèque un raisonnement

dont il est clair qu'il inclut juste ce qu'il faut de social pour alimenter une démonstration qui ne porte pas fondamentalement sur la société.

Aussi trouvons-nous ici à la fois une confirmation et une illustration, sur le terrain, du mécanisme de refoulement du social indiqué précédemment. Aucune mention précise en termes de classes sociales ou de groupes professionnels, aucune spécification de type économique ou géopolitique, la référence à la dimension sociale de l'informatisation reste – volontairement sans aucun doute – lacunaire et superficielle. Mais la conséquence en est alors que ce sont des constats empiriques ou préscientifiques qui fournissent le matériau sur lequel Pierre Lévy appuie sa réflexion philosophique. Matériau bien maigre, fondements bien fragiles !

Cette fragilité n'est pas le privilège de *La Machine Univers*. En réalité, un phénomène plus fondamental est sans doute en cause ici : l'incapacité de toute une partie actuelle de la philosophie française – principalement celle marquée par l'heideggerianisme – à penser le social, la technique et le rapport du social à la technique.

En faut-il des exemples ? Voici, à titre indicatif, les incipit respectifs de Michel Henry dans *La Barbarie* : « Nous entrons dans la barbarie »<sup>72</sup> et de Jean Baudrillard dont le livre *Les Stratégies fatales* commence ainsi : « Les choses ont trouvé un moyen d'échapper à la dialectique du sens, qui les ennuyait : c'est de proliférer à l'infini »<sup>73</sup>. Le « nous » de Henry et les « choses » de Baudrillard appartiennent, selon nous, à la même famille que le « on » de Lévy. Et il y a fort à craindre que ce ne soit, en occurrence, celle de l'air du temps !

#### *La technique contre la société*

À l'origine de l'oubli du social par Pierre Lévy, un refus, implicite mais récurrent : celui de concevoir la technique autrement que comme un corps étranger à la société, guidé par ses propres logiques, et constituant, de ce fait, une menace directe pour les valeurs et pour l'avenir de l'humanité. Et ce n'est évidemment pas parce qu'il faut bien qu'au début le projet technique ait été secrété par la société elle-même qu'il lui est, par la suite, moins étranger. Paradoxalement, ce refus n'apparaît nulle part mieux qu'à la fin de *La Machine Univers*, quand est abordée la question des perspectives et de notre marge de manœuvre.

Sans doute connaissons-nous l'objectif général : « convertir la nécessité technique en projet culturel » (MU : 225). Mais il ne faut pas attendre longtemps pour que cet objectif révèle ses limites. Conversion purement intellectuelle : « Donner sens à l'extraordinaire transformation technique de cette fin de siècle, telle est la part de liberté qui nous reste » (MU : 225). Sans doute aussi l'hypothèse est-elle évoquée d'« ouvrir la délibération démocratique aux choix scientifiques et techniques, ainsi qu'à toutes leurs implications culturelles » (MU : 225). Mais quels résultats attendre de cette délibération, lorsque l'on se reporte à ce qu'un peu auparavant, Pierre Lévy en écrit lui-même au conditionnel : « Les citoyens

<sup>72</sup> Henry 1987 : 7.

<sup>73</sup> Baudrillard 1983 : 9.

découvriraient rapidement qu'ils n'ont que le choix de la manière, non celui de l'objectif » (MU : 224) ?

C'est ici que la marque de l'heideggerianisme est la plus sensible :

Un retour en arrière est impossible. Les perspectives de ralentissement ou de contrôle semblent illusoire. Il n'est pas d'exemple depuis un demi-siècle qu'une découverte scientifique ou technique ait été laissée sans emploi pour quelque raison religieuse, morale ou politique que ce soit. Tout ce qui peut se faire se fera, à plus ou moins longue échéance (MU : 224).

Deux figures de l'inhumanité radicale se superposent, l'Holocauste et la bombe atomique, auxquelles s'ajoute celle du paradigme computationnel. Et, de l'une à l'autre de ces trois figures, se retrouve la même conception d'un projet technique qui

prolifère [...] à la manière d'un cancer, s'autoproduisant et s'autonormant lui-même, en l'absence de toute norme, dans sa parfaite indifférence à tout ce qui n'est pas lui<sup>74</sup>.

Pessimisme fondamental dont on remarquera qu'il se présente, en fait, comme le double inversé de l'optimisme fondamental des cybernéticiens de l'immédiat après-guerre, travaillant à l'édification d'un Golem électronique. Tel Norbert Wiener :

Nous pouvons encore rêver à un temps où la machine à gouverner viendrait suppléer – pour le bien ou pour le mal, qui sait ? – l'insuffisance aujourd'hui patente des têtes et des appareils coutumiers de la politique<sup>75</sup>.

De part et d'autre, en effet, le même schéma dualiste oppose technique et société, comme si le moteur du développement technique n'était pas très exactement calqué sur celui de la société. Certes, il est exact que la sphère technique semble aujourd'hui évoluer de manière linéaire et irréversible. Mais pourquoi chercher à ce phénomène des explications métaphysiques, alors qu'il est d'abord le fruit de la déconnexion historique des valeurs d'échange et des valeurs d'usage, se traduisant par l'autonomisation de la sphère de production et l'emballlement d'une offre marchande à la recherche d'une demande continuellement stimulée et entretenue, jusque et y compris sur le marché des biens intellectuels, principal élément de nouveauté introduit par l'avènement des formes modernes du capitalisme dit « post-industriel » ?

À la condition d'être ainsi replacés dans leur contexte, les rapports actuels de la technique et de la société et, en l'occurrence, le projet démiurgique d'une informatisation de la société, ne peuvent plus apparaître comme « le surgissement d'un horizon sur lequel se détachent d'anciens objets soudain dépourvus de leur apparence familière » (MU : 7). Bien au contraire, les questions et les réponses subsistent. Peut-être ne demandent-elles qu'à être réactualisées.

---

<sup>74</sup> Henry 1978 : 98.

<sup>75</sup> Wiener 1971 : 46.

## Réponses en question

### *Genèse de l'informatique*

Il est un point, notable, sur lequel Pierre Lévy et Philippe Breton<sup>76</sup> se rejoignent : l'un et l'autre insistent sur le fait qu'à sa naissance, l'informatique ne se justifiait par aucune considération technique ou économique. Les calculateurs existants – dont l'ENIAC (*Electronic Numerical Integrator Analyser and Computer*), dernier de la lignée – suffisaient à la tâche. Là où cependant Philippe Breton relève des déterminations idéologiques (la « machine à gouverner » de Wiener<sup>77</sup> face à la faillite des systèmes humains de décision), Pierre Lévy ne voit aucune raison du tout. Une mutation épistémologique et un contexte scientifique favorables, certes, mais aucune circonstance qui permette de rendre compte du saut qualitatif provoqué, à un moment donné, par la lignée technologique nouvelle que représentent les ordinateurs.

Plus exactement, s'il y a des raisons, elles n'interviennent, selon lui, qu'après coup, lorsque la « force du destin » s'attache à des événements qui étaient, au départ, purement contingents : « Le technocosme informatisé appartient à la série de ces créations mémorables dont la naissance est peut-être contingente mais qui, une fois venues au jour, se présentent à l'humanité avec la force du destin : l'agriculture, l'écriture, l'État » (MU : 224). Combinaison, par conséquent, d'un hasard (à la naissance) et d'une nécessité (au développement), provenant elle-même de ce que ces

créations mémorables [...] s'établissent dans la durée parce que ce sont de formidables machines à reproduire. Elles se propagent nécessairement parce que ceux qui les adoptent sont plus souvent vainqueurs (MU : 224).

L'explication est intéressante et l'on devine sans difficulté pourquoi c'est elle que Pierre Lévy retient. Elle laisse quand même dans l'ombre deux aspects au moins. D'une part, comment ne pas faire remarquer que l'enfer est pavé de « machines à reproduire » qui n'ont pas, malgré leur efficacité intrinsèque, trouvé des utilisateurs à transformer en vainqueurs ? Peut-être sont-ce donc moins les machines qui font les vainqueurs que l'inverse, ce qui, une nouvelle fois, nous ramène inévitablement à l'analyse des facteurs sociaux : les seuls à pouvoir expliquer que ces machines se propagent toujours dans les mêmes pays et au sein des mêmes groupes. Inversons donc la proposition : le calcul occidental n'a pas été diffusé si largement parce qu'il est neutre. Il apparaît aujourd'hui neutre parce qu'il a été si largement diffusé, et sa diffusion, il l'a doit à l'expansion même de l'Occident.

D'autre part, la (déjà) longue histoire de l'informatique tend à montrer que ce ne sont pas tant les systèmes qui se sont imposés dans les entreprises et dans certains secteurs de la société civile que des modes d'organisation auxquels ces systèmes ont prêté leur concours. À sa manière, reconnaissons-le, Pierre Lévy le souligne également, ne serait-ce qu'en distinguant soigneusement l'informatique du paradigme

---

<sup>76</sup> Breton : 1987.

<sup>77</sup> Wiener 1971.

computationnel qui accompagne – mais qu’accompagne tout autant – l’informatisation proprement dite. Le problème est qu’il est impossible de s’en tenir à ce principe général, en deçà de la prise en compte des phénomènes d’organisation du travail, de la vie domestique ou de l’espace public. Ce serait se condamner – reproche que s’attire Pierre Lévy – à ne traiter de l’informatique et de l’informatisation que comme si elles répondaient à un modèle unique de développement, celui du tout calculable, du tout simulable et du tout gérable.

En fait, les choses ne sont pas si simples. Tout calculable, peut-être, mais à condition de savoir qui calcule et pour qui. À la condition, autrement dit, de faire réintervenir les points de vue. Le point de vue, par exemple, de ceux qui, s’appuyant sur l’alliance des informaticiens et des adeptes du taylorisme, se servent de l’informatisation comme d’un instrument de relégitimation des organisations hiérarchisées, sur la base de la distinction entre unité centrale (de commande) et postes périphériques (d’exécution). Ou bien le point de vue de ceux qui, aujourd’hui, s’essaient à inventer d’autres configurations qui ne déboucheraient pas sur de simples recompositions des rapports traditionnels de pouvoir, mais qui pourraient remettre en cause certains des effets les plus négatifs de l’atomisation du travail et de la course forcenée à la productivité.

Telles sont, selon nous, les questions et les analyses que devrait susciter l’étude de la genèse et de l’évolution de l’informatique, au moins autant que celles relatives aux caractéristiques intrinsèques d’une science managériale dont la neutralité demanderait à être mise à l’épreuve des situations, où, concrètement, le paradigme computationnel est en passe de devenir dominant.

#### *Universalisation des marchés*

Le problème de l’universalisation du paradigme computationnel découle évidemment de celui de sa genèse. La formulation qu’en propose Pierre Lévy est la suivante : « Comment une culture singulière peut-elle être capable de viser et d’atteindre l’universel ? » (MU : 90). Cette interrogation est conforme à la double perspective anthropologique et épistémologique qui détermine l’ensemble de l’ouvrage, mais nous sommes d’autant plus incités à y relever l’occultation des aspects sociaux et industriels (au nom de « la culture » et de « l’universel ») qu’en fait, le fond du problème porte sur l’internationalisation de la sphère informatique, même si, absence significative, ne figure pas une seule fois dans *La Machine Univers* la simple mention d’IBM !

C’est que ne sont plus – ou plus seulement – en cause les caractéristiques internes du langage informatique : « Les langues divisent beaucoup les hommes, les alphabets ou idéographies les distinguent moins, les systèmes de traitement automatique de l’information les rassemblent absolument » (MU : 42). Sans discuter nous-même cette affirmation, fortement sous-tendue par les mythes et sans doute les illusions de la *lingua universalis*, arrêtons-nous quelques instants sur les exemples censés illustrer la réalité du « rassemblement » universel favorisé par le traitement automatique de l’information :

Les Chinois fabriquent des ordinateurs compatibles avec le standard du marché. L'Inde équipe ses écoles de micro-ordinateurs. Les mêmes progiciels tournent sur toutes les machines de la planète (MU : 42).

Que nous apportent ces exemples ? Rien d'autre, selon nous, qu'une illustration de plus de la mondialisation des stratégies d'IBM et des autres firmes du secteur. Si les Chinois fabriquent des ordinateurs, et si ces ordinateurs sont des compatibles PC, c'est aussi un signe que la révolution culturelle est morte et bien morte. Mais au lieu de parler d'universalisation du paradigme ne serait-il pas alors plus pertinent de parler en priorité d'universalisation des marchés ?

À cette question Pierre Lévy répond implicitement par une distinction entre deux niveaux : « L'ordinateur est un formidable facteur de puissance. L'automate logique est aussi un opérateur culturel d'une extrême virulence. C'est à l'exploration de ce deuxième aspect de la machine à calculer que ce livre est consacré » (MU : 221). Sur l'adverbe « aussi » se cristallisent tous les *a priori* de Pierre Lévy et, conséquemment, nos propres réticences ; est-il légitime de dissocier, pour en traiter séparément, le facteur de puissance et l'opérateur culturel ? Autre manière de présenter la question qui, sous des formes différentes, est la nôtre depuis le début, et à laquelle nous ne pouvons répondre que par la négative : peut-on penser le développement de l'informatique – et, plus généralement, ajouterons-nous, du conglomérat qu'elle forme avec les télécommunications et l'audiovisuel – en dehors d'une pensée du fonctionnement économique et social de l'industrie informatique et des nouvelles technologies de communication ?

Sans doute, au terme du raisonnement, Pierre Lévy arrive-t-il bien à la conclusion que l'ambition universelle du paradigme computationnel est exorbitante. Mais le raisonnement est curieux, qui l'amène à commencer par faire silence sur tous les obstacles que, sur le terrain, cette ambition rencontre, de façon à mieux mettre en avant, *in fine*, les limites ontologiques auxquelles elle se heurte. En réalité, ce n'est pas parce que l'Inde équipe ses écoles de micro-ordinateurs, confirmation de la fascination que les modèles occidentaux du « faire » et de l'« avoir<sup>78</sup> » exercent sur les responsables politiques de ce pays, que, pour autant, le modèle cognitif binaire va y devenir dominant.

Parler d'universalisation des marchés, c'est au contraire entreprendre de remettre les choses à leur juste place. Une place qui devrait être simultanément plus et moins grande que celle que Pierre Lévy leur donne.

Plus grande, en ce que la transnationalisation de la sphère informatique participe de l'interdépendance croissante des systèmes techniques et économiques, avec toutes les incidences politiques, culturelles, commerciales et financières qui en découlent. Autrement dit, s'il y a une mutation, c'est une mutation d'ensemble, où le changement d'*épistémé* n'est qu'un des facteurs, à la fois déterminant et déterminé, comme les autres.

Moins grande, en ce que la mondialisation des marchés ne nous apprend rien sur ce qui se passe – ou, parfois, ne se passe pas – dans la relation entre un enfant

---

<sup>78</sup> Ravault 1984 : 179.

et un ordinateur. De même, le volume d'équipement d'une entreprise ou d'un pays en terminaux ne nous renseigne pas sur les usages qui en sont faits, encore moins sur ceux qui pourront en être faits, répondant à des modèles d'appropriation souvent très différents les uns des autres.

Pour les connaître, il n'y a guère d'autre solution que d'y aller voir. Non point nécessairement renoncer à la réflexion philosophique, mais, si elle traite du social, essayer de lui donner les moyens d'appréhender son objet. Ce qui est bien la moindre des choses !

### Bibliographie

- BAUDRILLARD Jean, 1983, *Les Stratégies fatales*, Paris, Grasset.
- BAXANDALL Michael, 1985, *L'Œil du Quattrocento*, Paris, Gallimard.
- BEAUD Paul, 1984, « Le scribe et l'usurier », *Réseaux*, 8, p. 3-16.
- BRETON Philippe, 1987, *Une Histoire de l'informatique*, Paris, La Découverte.
- DELCOURT Xavier, 1987, « Généalogie(s) de l'informatique », *Terminal*, 34, p. 31.
- Durand Jean-Pierre, 1987, « Mutation anthropologique ou changement technique ? », *Terminal*, 36, p. 25-27.
- FOUCAULT Michel, 1969, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- HABERMAS Jürgen, 1978, *La Technique et la science comme idéologie*, Paris, Denoël/Gonthier.
- HENRY Michel, 1987, *La Barbarie*, Paris, Grasset.
- HOGGART Richard, 1970, *La Culture du pauvre*, Paris, Éditions de Minuit.
- LÉVY Pierre, 1985, « Être et calcul », in « 1984 » et les présents de l'univers informationnel, Paris, Centre Georges Pompidou / Centre de la création industrielle, p. 179-186.
- LÉVY Pierre, 1987a, *La Machine Univers. Création, cognition et culture informatique*, Paris, La Découverte.
- LÉVY Pierre, 1987b, « L'idéaliste persiste et signe », *Terminal*, 36, p. 27-29.
- MÉGLIN Pierre, 1987, « Audiovisuel et communication à l'Université : prudence et rigueur », *Données Économiques*, 6, p. 24-26.
- NORA Simon & Alain MINC, 1978, *L'Informatisation de la société*, Paris, La Documentation française.
- RAVAULT Jean-René, 1984, « La télématique, pour qui, pour quoi », in *La Recherche en communication : une priorité ?*, 5<sup>e</sup> congrès de l'Association de la recherche en communication du Québec, Montréal, Télé Université du Québec, p. 179-185.
- WIENER Norbert, 1971, *Cybernétique et société*, Paris, UGE.